

Jean-Philippe Toussaint

« Je cherche une énergie romanesque pure »

L'écrivain Marie Desplechin a rencontré l'auteur de « La Vérité sur Marie » en Corse, dans son « biotope méditerranéen ». Il s'explique sur sa conception de la littérature

S'il avait eu le permis de conduire, il serait venu me chercher à l'aéroport. Mais il a déjà tellement de mal à se servir de son téléphone portable que je suis plutôt contente, dans le fond, de m'être tapé le trajet en taxi. Et puis, qu'il prenne la peine de s'en excuser, comme s'il le regrettrait, c'est gentil.

Jean-Philippe Toussaint est prévenant, poli, réservé, étonné parfois, courtois. Il pousse l'obligeance jusqu'à anticiper les questions qu'on ne comptait pas lui poser. Celles qui peuvent expliquer par exemple qu'on aille jusqu'à lui, à Erbalunga, dernier bourg avant le cap Corse, fin juillet, alors qu'on aurait pu attendre Paris, septembre, et la sortie du livre, tranquille. C'est de cette vieille poste, raconte-t-il en indiquant la direction d'un mouvement du bras, qu'il a appelé, la première fois, Jérôme Lindon qui cherchait à le joindre. Après que les autres maisons l'eurent refusé, et que le manuscrit de *La Salle de bain* se fut égaré quelques mois dans les bureaux de Minuit, après que sa compagne eut entamé une formation de maraîchère (elle cultivait des concombres), après qu'il eut songé à l'imiter, en fin de compte, pour le roman, c'était oui.

C'était il y a vingt-quatre ans et ça tombait bien. On imagine mal Toussaint ailleurs que chez Minuit. Les lecteurs des autres maisons s'en sont peut-être avisés. Ils se sont abstenus, moins par réticence que par raison, conscients que ce type de prose, c'était pour Lindon. Du coup, je m'en voudrais d'avouer que l'épopée des débuts, je n'y avais même pas pensé. Ce que j'espérais, c'était approcher d'un peu plus près quelques pages de *l'Autoportrait* (à l'étranger). Les voir mieux, les voir dans leur lumière. Contempler l'eau lustrale dans laquelle on se baigne si bien (entre autres) dans

les trois livres du cycle de Marie (*Faire l'amour, Fuir, La Vérité sur Marie*). Assister à l'apparition de l'auteur dans son biotope méditerranéen.

J'aurais pu repartir après l'avoir vu traverser la petite place éblouie de soleil, pantalon grège, chemise bleue assortie à ses yeux. Mais nous nous étions à peine salués sous le parasol que je posais des questions vagues auxquelles il apportait des réponses précises, en guide chevronné de son histoire. Une belle biographie, semblable au mot près à celle qu'il donnait à ses débuts, augmentée des nouveaux livres et des quelques anecdotes afférentes (ici l'auteur étudie à Paris, là il renonce au cinéma, puis il y revient, il séjourne au Japon, on le retrouve en Chine, l'Asie l'adulte, il écrit à Ostende, expose à Canton, le voilà qui lit maintenant Faulkner et Durrell...). Tracé impeccable, parcours sans faute.



J'aimerais que quelque chose d'heureux, et même de tonique, émane de mes livres



C'est peut-être une chose qu'on apprend, à s'en tenir là. Loin de la confession. De toute façon, tout ce qu'on peut savoir sur Toussaint se trouve sur le site qui lui est consacré. Il s'explique par ailleurs clairement dans un article intitulé « Comment j'ai construit certains de mes hôtels », accessible lui aussi sur le Net. Pour faire court, Madame Bova-

ry, c'est moi. Il insiste, que les choses soient claires : Marie, c'est lui. Pour preuve, elle expose au Japon. Le narrateur est un autre. Pour preuve : il sait conduire. On approuve trop vite. Il tempère. Bien sûr, le narrateur, c'est lui. Un peu. Et Marie, sa femme. Beaucoup. D'ailleurs, l'île d'Elbe, c'est la Corse. Mais l'île d'Elbe en même temps. Pour preuve : il a les plans. Et le cheval, Zahir, dans son dernier livre ? J'avance Marie, mais de l'avis général c'est plutôt lui, qui n'a pas vraiment d'avis sur la question. Et si c'était un cheval ? Pour la mer, c'est réussi, elle miroite à nos pieds. Pour le reste, on rame gentiment. Et puis il dit plus tard, au détour d'une phrase : « Proust est le plus grand écrivain français. » Bien sûr. C'est la clé. Elle ouvre le cycle de Marie : « *Le livre, dit Toussaint, est fait de temps et de lumière, d'amour et de mélancolie.* »

Des clés, chez Toussaint, il y en a tout un trousseau. C'est son côté serrurier. On a la clé Pascal, la clé Musil, Beckett, Borges... Il en installe un peu partout, qu'il planque plus ou moins. Et qu'il truque à l'occasion (le « Zahir » vient de Borges). Cette dimension savante, cette aisance aussi à parler du labeur (inspiration, construction, correction), lui valent la reconnaissance éperdue des experts. Pour l'université, c'est un client en or. Pour les autres, c'est presque intimidant. Le mieux serait encore de s'abstenir de lire les analyses qui lui sont consacrées. Tant de maîtrise dans son art, on n'est pas sûr d'être à la hauteur. A force, on se sent coupable de n'avoir rien vu. Rien d'autre que de la lumière, de la couleur, de la crainte et de la douceur. D'être si incurablement émotif. Madame Bovary, quoi.

Mais lui qui déclarait tout à l'heure : « *On peut travailler sur ce qu'on contrôle et je ne m'en prive pas* », dit



LIVIA SAAVEDRA POUR « LE MONDE »

maintenant : « *J'aimerais que quelque chose d'heureux, et même de tonique, émane de mes livres. Une fois qu'on a admis une sorte de désespoir lié à la condition humaine, on a atteint une forme d'équilibre. On peut être heureux.* » Alors on se dit que le charme très particulier de ses livres prend sa source là, dans une mélancolie travaillée, et qu'apaise « *le bonheur simple d'une phrase ou d'un mot.* » Après tout, c'était déjà le thème de son premier livre. Sans même revenir sur les serres Pascal-Musil, un type qui vit dans une baignoire à forcement quelque chose de saturnien. De *La Salle de bain* à l'explicite *Mélancolie de Zidane*, le compas n'a pas bougé. Même *La Télévision* sonne en creux comme la chronique d'une dépression larvée. Seulement, c'était drôle. Très écrit et très drôle.

L'humour n'a pas disparu du cycle de Marie. On rit, souvent, dans *La Vérité*. L'auteur n'a pas renoncé, mais il a « *changé ses priorités* » : « *Sans intrigue, sans personnages, qu'est-ce qui fait tenir un livre ? Il lui faut une énergie intérieure.*

re. L'humour en était une. Désormais, je cherche une énergie romanesque pure. » Un précipité créé à partir, dit-il, de la lecture du *Quatuor d'Alexandrie* et de Faulkner. Il théorise, on aurait tort de se méfier. L'énergie est là, et c'est assez magique. Elle galvanise ces romans sans intrigue (une rupture, c'est mince) que gouvernent pourtant les lois du genre : passion, sexe, mort, trafics, périls, voyages, fuites et poursuites, continents, mers, villes et campagnes, détails mémorables et scènes grandioses, et de l'amour, en continu.

Sur un canevas en deux ou trois parties (un lieu, une action qui se démultiplie), Toussaint construit une grande chambre d'écho où résonnent des pleurs, des cris, des rires, des haletements, des chuchotements, le craquement du feu dans les arbres et la caresse du vent sur la mer. Il a le génie de faire entendre ce qu'il choisit de taire. Pour du roman, c'est du roman : tout le bonheur du genre, et rien de débraillé.

Le troisième volet du cycle est

une composition nocturne, zébrée de lumières violentes, ambulances, miradors et incendies, et un roman des catastrophes et de l'amour (« *J'ai essayé que l'amour soit sensible, présent, visible.* »). Un livre dans lequel la Vérité compte moins que Marie, Marie splendide en Vérité, plus ou moins nue d'un bout à l'autre du livre. A la vérité romanesque, Toussaint consacre une alcôve proustienne, un sanctuaire de quelques pages qui en appellent au rêve plutôt qu'à la mémoire, pour établir une « *vérité nouvelle qui s'inspirerait de ce qu'avait été la vie et la transcenderait.* » une « *vérité proche de l'invention, ou jumelle du mensonge, la vérité idéale.* » On aimerait que *La Vérité* ne soit pas le dernier du cycle. On reviendrait à Erbalunga. Ou on irait à Ostende, avec un peu de chance. Toussaint sourit : « *Ce qui me plaît, c'est qu'on ne sache pas. Ça reste ouvert. Mon jeu est caché.* »

Marie Desplechin

« *La Vérité sur Marie* », de Jean-Philippe Toussaint, Minuit, 208 p., 14,50 €.

Quand l'idéologue du Kremlin se lance dans le roman trash

Lettre de Moscou

Publié en juillet, le roman *Proche de zéro*, de Nathan Doubovitski, un écrivain inconnu, serait sans doute passé inaperçu si la presse russe ne s'était pas empressée de révéler la véritable identité de son auteur. Ce pseudonyme est celui de l'idéologue en chef du Kremlin, Vladislav Sourkov, a expliqué le quotidien *Vedomosti* dans son édition du 13 août. Le journal rappelle que Doubovitski est le nom de famille de

l'épouse de M. Sourkov. Les critiques littéraires confirment. Le chapitre VII de l'ouvrage ne reprend-il pas en intégralité un discours qu'il a prononcé le 1^{er} juin ?

L'administration présidentielle n'a pas réagi, mais il ne se passe pas un jour sans que le livre, un roman noir qui décrit les turpitudes de l'élite russe, ne soit commenté dans les journaux, sur les forums et dans les blogs. Sorte de saga policière métaphorique, *Proche de zéro* relate les aventures d'Egor Samokhodov, un éditeur clandestin qui vend des histoires écrites par des nègres littéraires. Membre de la Fraternité du livre noir, le héros passe son temps à extorquer et à assassiner. Jusqu'au jour où, révolté par la laideur physique de sa fille, qu'il ne parvient pas à aimer, Egor se dit que cette disgrâce est le châtiment de Dieu pour ses crimes. Il tente alors de renoncer « *aux assassinats légaux et illégaux.* » Sa rédemption a des limites. Dans le fond, Egor reste persuadé que le crime est socialement utile : « *C'est triste à dire, mais la criminalité et la corruption*

jouent le même rôle dans la construction sociale que l'école, la police et la morale. Si tu les élimines, tu obtiens le chaos. »

Pauvre dans son contenu littéraire et romanesque, le livre est intéressant en ce qu'il décrypte la façon de penser du haut fonctionnaire. En charge de la scène politique russe au Kremlin depuis dix ans, le quadragénaire Vladislav Sourkov préfère les secrets d'alcôve aux spots des caméras. Il est rarement vu en public. Les Russes le connaissent comme le concepteur des jeunes-nes propoutiniennes ; ils ne soupçonnaient pas son goût pour les histoires glauques.

Cynisme et barbarie

La Russie selon Sourkov est en effet dominée par le cynisme, la violence et la barbarie. Les députés sont corrompus, la haute société passe son temps à regarder des films aux scènes de violence non truquées. Le héros en fait les frais : pour les besoins d'un film, on lui coupe sept doigts et une oreille ! Les journalistes d'opposition sont des vendus, à l'image de la reporter Nikita Marievna, qui accepte de revenir sur ses révélations, une affaire de pollution chimique mortelle, en échange d'un terrain de deux hectares au bord d'un lac.

L'autre opposant, un écrivain raté prototype du penseur libéral,

est présenté sous de bien tristes traits : « *Un onaniste, un pédé, un toxicomane. Détenteur sans doute du sida, du delirium tremens et de tous les symptômes décrits dans les manuels de psychiatrie.* » Un représentant de l'intelligentsia, « *chef d'une branche ultralibérale, occidentale de l'Union nazie de la grande Gardarika* », fabrique et vend des bombes. Son but ? Faire sauter un marché tenu par des commerçants étrangers.

Pour le quotidien *Izvestia*, devenu, en matière de propagande, l'équivalent de la *Pravda* à l'époque soviétique, le roman s'inscrit dans la plus grande tradition littéraire, celle de Shakespeare et de Nabokov. « *S'il le pouvoir le veut, Proche de zéro deviendra un livre culte. Peut-être même sera-t-il lu à la télévision comme en son temps La Petite Terre* [le livre de Leonid Brejnev], ironise Natalia Novodvorskaïa dans une chronique publiée le 1^{er} septembre par l'hebdomadaire *Les Temps nouveaux*. Pour cette ancienne dissidente, le roman n'a aucune qualité littéraire. « *Plus que les personnages, c'est l'auteur qui blasphème à chaque pas, se vautre dans l'horreur et s'en délecte.* », écrit-elle.

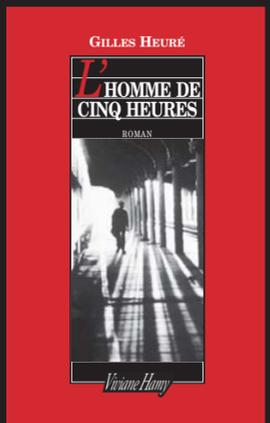
Le politologue Stanislav Belkovski estime que la vocation littéraire de Sourkov a surgi de l'ennui : « *Son dossier, la politique intérieure, est de moindre importance. D'ailleurs,*

si notre élite le pouvait, elle supprimerait la politique intérieure, les élections, le parlement et les partis. »

De son côté, le critique Dmitri Bykov accuse Vladislav Sourkov d'avoir plagié les écrivains cultes Viktor Pelevine et Vladimir Soroki-

ne, le talent en moins. A Moscou, en tout cas, le succès du livre semble assuré. « *Vous en voulez un vous aussi ? Vous faites bien, ils partent comme des petits pains* », commente la librairie du quartier de l'Arbat. ■

Marie Jégo



« De vrais personnages et d'excellentes situations romanesques ! »

Jean-Maurice de Montremy,
Livres Hebdo

ÉDITIONS
Viviane Hamy

ÉCRIVAINS
les Editions Bénévent publient de nouveaux auteurs

Pour vos envois de manuscrits :
Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél: 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com